

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

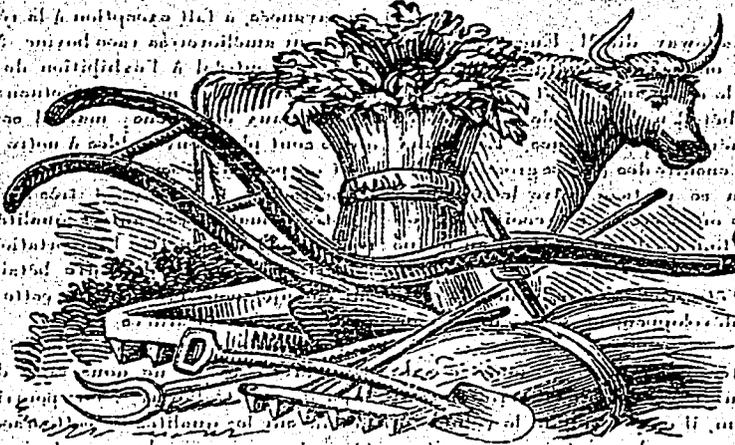
## ABONNEMENT

81.00 payée invariablement d'avance.  
 L'abonnement daté du 1er avril; 1er juillet; 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.  
 Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

## ANNONCES

1<sup>re</sup> insertion, 10 cts. la ligne  
 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> 3 cts.  
 Pour les annonces à long terme, conditions libérales.  
 Ceux qui s'adresseront spécialement aux Cultivateurs, trouveront d'avantageux d'annoncer dans ce journal.



Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

## CAUSERIE AGRICOLE

### Races bovines de l'Angleterre

**RACE DE GALLOWAY.** — La race de Galloway est encore une de ces races écossaises qui se sont formées sous l'influence de la sélection et de l'augmentation de la production du sol. Cette race, par ses besoins et sa conformation, tient le milieu entre les types légers des pays de montagne et les bestiaux lourds des pays de plaines. Elevé sous un climat dont le caractère général est l'humidité, le Galloway a de grandes dispositions à prendre un développement considérable; dispositions que la culture ne favorise encore qu'en partie, parce qu'elle n'a pas atteint le degré de richesse qui puisse donner à la race locale une alimentation riche et abondante pendant tout le cours de sa vie. En un mot le Galloway n'est pas une race améliorée, mais bien une race en voie d'amélioration qui pourra devenir excellente avec le temps. Tel que nous le voyons aujourd'hui, cet animal est assurément une source de richesse pour les pays qui le nourrissent, et nulle autre race de bêtes bovines ne pourrait mieux que celui-ci tirer parti des ressources dont les possesseurs peuvent disposer. L'agriculture de la localité n'étant pas encore parvenue à un très haut degré de richesse, on comprend facilement pourquoi le Galloway ne possède pas encore les formes élégantes et ce volume exceptionnel qui sont du Durham, par exemple, un type de beauté dont quelques autres races de boucherie peuvent se rapprocher, mais que nulle n'a encore atteint complètement.

La sélection aidée du régime le plus abondant possible, suivant la production du sol, est le seul moyen dont les éleveurs du Galloway se servent pour augmenter les qualités de leurs bestiaux. Ce moyen, ils l'emploient avec intelligence, et réussissent parfaitement. Chaque génération, montre à l'œil, réjouit de l'améliorateur, un perfectionnement, plus complet et des qualités plus décidées, plus accentuées. L'éleveur écossais a voulu former avec le Galloway une race de boucherie; sa position, ses

débouchés et l'aptitude spéciale de la race le voulaient ainsi. Alors, il a choisi pour la reproduction tous les sujets, mâles et femelles qui possédaient au plus haut degré les caractères dénotant une grande facilité d'engraissement. Il a certainement fallu plusieurs générations pour former le Galloway, mais le succès quoique lent n'en a été que plus certain, et graduellement la race est faite plus belle, plus améliorée, plus productive; chaque effort nouveau a été immédiatement payé par une augmentation de valeur. C'est un avantage que double rapidement le croisement.

Dans le même temps, l'élevage livrait à la castration et à la boucherie tous les sujets défectueux ou trop difficiles à amplifier.

Cependant nous devons avouer que l'amélioration du Galloway aurait pu marcher plus rapidement, qu'elle ne l'a fait, si l'on avait pris le soin de mettre les éleveurs en garde contre deux fautes qui se commettent encore à tous moments. Ces deux fautes sont le manque de réflexion dans la sélection et la pauvreté de l'alimentation pendant le jeune âge des sujets.

La première faute nuit au progrès du perfectionnement, en ce qu'on emploie quelquefois des reproducteurs mal conformés qui donneront naissance à des produits tout à fait différents de ceux qu'on désireit avoir. Un vice de conformation passé immédiatement dans le sang, mais une qualité ne se fixe et diminue qu'après plusieurs générations.

Quant à la seconde faute, on comprend facilement qu'on doive l'éviter avec le plus grand soin. Une race de boucherie ne demande pas à être nourrie comme une race laitière. Les bestiaux dont l'aptitude spéciale est la production du lait ne conserveraient pas leur spécialité si on les élevait au sein d'une abondance, si on les entretenait constamment gras. Sous l'influence d'une alimentation riche et abondante, le jeune animal, de quelque race qu'il appartienne, prend plus d'aptitude à l'engraissement. La poitrine s'élargit, le train postérieur devient plus volumineux et les cuisses plus charnues; mais si ce jeune animal appartient à une race laitière, il perdra beaucoup de ses qualités de sa race. Chaque genre de production demande le

alimentation différente, et il est aussi désavantageux de nourrir pauvrement une race de boucherie que de donner une nourriture trop riche à une race laitière. C'est ce que n'ont pas compris un grand nombre des éleveurs de la race Galloway et c'est aussi une des principales causes de la lenteur avec laquelle a marché son perfectionnement. L'alimentation pauvre dans le jeune âge fait sentir son influence sur tout le reste de la vie d'un animal.

« Les commencements du Galloway, dit M. Eug. Gayot, ne sont pas toujours très-riches ; on l'éleve généralement d'une façon très-rustique et tel que le commande l'état de l'agriculture. L'existence sérieuse du bétail n'est possible qu'à ce prix dans toutes les situations générales quelconques. Les veaux têtent leurs mères ; ils vivent ensuite des herbes grossières des pacages, et la mauvaise saison se partage entre le séjour au champ et un régime stabulaire où la crèche ne reçoit habituellement que de la paille et du foin médiocre ou tout au moins grossier..... »

Cette alimentation est loin d'être riche et l'influence de cette pauvreté se fait sentir sur le développement ultérieur des sujets et sur leur précocité.

Le Galloway est pourtant très-volumineux, si nous le comparons au bétail canadien qui n'a pas subi de croisement ; mais comparé avec le Durham, il ne possède ni le volume ni la densité de ce dernier, quoique sa charpente osseuse soit au moins aussi forte. Cette différence a sa raison d'être dans l'état d'amélioration moins avancé où le Galloway se trouve et dans l'alimentation moins riche qu'il reçoit dans son jeune âge.

L'aptitude générale de la race est la production de la viande, ce n'est pas une race précoce, nous l'avons déjà dit et par conséquent elle ne peut procurer à l'engraisseur des bénéfices aussi élevés que ceux qu'on obtient du Durham ; mais sa viande est très-estimée sur tous les marchés de l'Angleterre, et surtout de Londres et de Smithfield. Elle est surtout remarquablement tendre, marbrée, savoureuse et d'une grande délicatesse.

Voici, d'après M. Eug. Gayot, le genre de commerce dont le Galloway est l'objet :

« Le bétail de cette contrée concourt à l'approvisionnement de Londres où il en vient quelque vingt mille par an. Il quitte le pays d'élevé de deux à trois ans et descend ensuite vers le sud, aux approches de l'arrière-saison ; il est particulièrement conduit dans les comtés de Norfolk et de Suffolk où des nourrisseurs anglais le reprennent. Ceux-ci les hivernent avec du foin, de la paille et des racines, puis les engraisent au pâturage pendant la saison suivante. On les trouve au marché de Smithfield à partir de Noël jusqu'au mois de juillet..... »

La vache de Galloway est très-médiocre laitière, aussi perd-elle beaucoup de terrain dans quelques comtés dont elle s'était tout d'abord emparée. Dans les plaines et les vallées du vaste comté de Dumfries, elle a presque complètement disparu pour faire place à la race meilleure laitière de l'Ayrshire et au Durham pour la production de la viande.

La femelle est médiocre laitière non-seulement parce que son lait est peu abondant, mais encore parce qu'elle tarit promptement. C'est un caractère commun à presque toutes les races des montagnes de l'Ecosse. Il est probablement dû à ce que, dans ces contrées, les éleveurs ont de tout temps concentré leurs soins à la production de la viande et à l'augmentation de l'aptitude à l'engraissement. Alors, on conçoit que sous de telles circonstances, l'aptitude laitière n'a pas pu s'élever et que même elle a dû diminuer. Cependant nous devons avouer que si le Galloway n'a pas un lait abondant, il l'a du moins très-riche en crème, et produit un beurre d'excellente qualité.

Comme on le voit, tout n'est pas défaut dans le Galloway :

il donne une viande très-estimée et un beurre d'excellente qualité et ces deux genres de production n'ont pas pu contribuer à le faire connaître dans le monde commercial ; mais de même que le Devon, il n'a jamais été recherché comme reproducteur dans les contrées où les nombreux défauts du bétail indigène exigeaient l'emploi du croisement comme moyen d'amélioration. Le Canada seul, mettant de côté l'expérience des pays plus avancés, a fait exception à la règle et a importé du Galloway pour améliorer sa race bovine. Nous en avons vu plusieurs sujets à Montréal à l'exhibition de 1868. C'étaient certainement des bestiaux moins défectueux et plus volumineux que nos animaux canadiens ; mais il serait difficile d'en conclure qu'ils sont plus convenables à notre culture et à la nourriture dont on peut disposer.

La race de Galloway est très-rustique et conviendrait bien à notre climat, si ses autres qualités étaient assez précieuses pour nous en permettre l'importation avec quelque profit pour le perfectionnement de notre bétail. Nous en avons dit assez sur ce sujet pour prouver que cette opération serait une entreprise des plus hasardées.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à donner les principaux caractères capables de nous faire distinguer suffisamment un sujet de race Galloway. Nous pourrions encore donner quelques détails sur les qualités de cette race, sur le climat de la localité, mais nous ne voulons pas tenir nos lecteurs trop longtemps sur un sujet dont l'importance est rien moins que prouvée.

Le Galloway est parfaitement noir ; cette couleur est le signe caractéristique d'une pureté parfaite. Dans la localité, on la considère aussi comme la marque d'un tempérament robuste.

La forme générale du corps est pleine et compacte ; à trois ans le Galloway atteint un poids moyen de 630 livres, et à quatre ans il pèse ordinairement 800 livres et même un peu plus.

La tête assez petite est privée de cornes. Dans une race de boucherie, les cornes sont au moins inutiles ; car elles n'apportent rien à la valeur de l'animal et exigent même pour se former et persister une certaine quantité de nourriture que l'économie emploierait ailleurs d'une manière plus profitable.

La peau, quoique épaisse, est souple et douce au toucher et le poil est long, mais assez soyeux.

Le cou est grossier et orné ou plutôt déshonoré par un fanon volumineux que la sélection devrait faire disparaître si la chose était possible.

La poitrine est très-développée, surtout chez les sujets les plus perfectionnés. C'est une qualité précieuse qui dénote une utilisation complète de la nourriture absorbée.

L'épine dorsale est bien droite, excepté dans la partie lombaire où elle fléchit légèrement.

Les côtes sont très-longues et charnues, c'est encore un des signes les plus caractéristiques de la race. La côte du Galloway est appréciée comme un morceau de choix par les consommateurs.

Les membres sont courts relativement au volume du corps. Les épaules jusqu'aux genoux et les ouïsses jusqu'aux jarrets sont abondamment enveloppées de chair musculaire.

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

Le monde catholique est dans la joie ; il tressaille d'allégresse. Le Concile du Vatican l'a enfin définie et proclamée cette vérité, combattue avec tant d'acharnement, que le Pontife Romain, parlant *ex cathedra*, est infallible. Or, pour que cette définition ait eu lieu, il faut que la vérité, qui en est

l'objet, ne soit pas nouvelle, qu'elle ait été renfermée dans le dépôt de la révélation, qu'elle ait toujours été crue dans l'Eglise. Donc ceux qui l'ont niée jusqu'à ces derniers temps; qui, sans vouloir se prononcer aussi carrément, ont prétendu qu'on pouvait la rejeter sans blesser la foi; qui ont favorisé la diffusion des doctrines abominables, contenues dans certains écrits, notamment dans le *Manifeste du Correspondant*; qui enfin ont ordonné et encouragé la reproduction d'articles de journaux approuvant ce *Manifeste*, ont à se repentir aujourd'hui et à se frapper publiquement la poitrine. Le mal qu'ils ont fait dans les esprits est immense: ils ont poussé à l'hérésie, ils ont diminué de beaucoup la vivacité de la foi à l'égard d'une vérité qui est la pierre fondamentale de l'Eglise, de l'ordre et du bonheur ici-bas, même temporel. Dieu ne leur imputera probablement pas toute la gravité que portent en eux-mêmes les actes scandaleux qu'ils ont posés, car l'ignorance est là pour les excuser en partie, mais comme il y a cependant un scandale, ce scandale doit être réparé. Il faut donc espérer que ceux qui, il n'y a pas longtemps encore, ont eu le courage du mal, auront aujourd'hui le courage du bien.

Voici en quels termes Pie IX, parlant en son nom et au nom du Concile, a défini le dogme de l'infaillibilité pontificale:

" Nous attachant fidèlement à la tradition qui remonte au commencement de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur, pour l'exaltation de la religion catholique et le salut des peuples chrétiens, Nous enseignons et définissons, avec l'approbation du Concile, que c'est un dogme révélé: Que le Pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire, lorsque, remplissant la charge de pasteur et docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être tenue par l'Eglise universelle, jouit pleinement, par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infailibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fut pourvue en définissant sa doctrine touchant la foi ou les mœurs; et, par conséquent que de telles définitions du Pontife Romain sont irréformables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement de l'Eglise.

" Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire notre définition, qu'il soit anathème. "

C'est le 18 juillet que l'infaillibilité personnelle du Pontife romain a été définie et proclamée. Cinq cent quarante Pères, réunis en session publique, ont voté à l'unanimité, moins deux voix. Les évêques qui ont combattu l'opportunité de la définition, se sont tous abstenus à peu près de paraître à la session publique du 18 juillet. La plupart d'entre eux cependant, et on dit que Mgr. d'Orléans est du nombre, ont envoyé leur adhésion par écrit au dogme que le Concile venait de définir.

On lit dans l'*Echo de Rome*, à propos de la définition conciliaire du 18 juillet: " Ce qui est vrai aujourd'hui a toujours été vrai. Par conséquent, tout ce qui a été mis en avant dans le passé pour le contredire, était erreur. Erreur, le Concile de Bâle et le Concile de Constance en ce qu'ils ont eu d'opposé la constitution actuelle. Erreur, les quatre articles défendus par Bossuet. (Souvenons-nous ici que le savantifié et savantifiant rédacteur du *Journal de Québec* a dit un bon jour, ouvrant démesurément la bouche, qu'il était de la religion de Bossuet. Ce sont les efforts de génie, qu'il a faits pour creuser le dogme de l'Immaculée Conception, qui l'ont mis à cheval sur cette bourde). Erreur, les prétendues hérésies attribuées à quelques Papes, entr'autres au Pape Honorius. Erreur, tous les agissements du gallicanisme théologique. Erreur, les élabérations du Janus allemand. Erreur les misérables affirmations du P. Hyacinthe, du P. Gratry, et de tous les brochuriers, qui se sont élevés en ces derniers temps contre le Concile. Erreur, le contre-

postulatum signé par 31 évêques français. Erreur, les deux volumes indigestes du doyen de la Sorbonne et les *Observations* de Mgr. Dupanloup. (Ces pauvres *Observations* avaient pourtant reçu de l'orthodoxe droite du rédacteur du *Journal de Québec* le baptême de l'immortalité!) Erreur, les correspondances, les appréciations de la presse gallicane. Erreur, tous les actes épiscopaux ou autres, en opposition avec la primauté d'honneur et de juridiction des Pontifes romains. "

La France et la Prusse en sont réellement aux mains. Nous n'avons encore, pour nous renseigner sur les rencontres qui ont eu lieu entre les deux armées ennemies, que les nouvelles apportées par le télégraphe. Donc, d'après les télégrammes reçus, un combat s'est livré sur les bords du Rhin, le 2 août, et les troupes françaises, franchissant la frontière, ont culbuté l'ennemi et occupé les hauteurs qui dominent Saarbrück. L'empereur et le prince impérial étaient présents à cette bataille. Saarbrück a été pris d'assaut et trois mille prussiens ont été faits prisonniers. La division de l'armée française, qui a eu l'honneur d'opérer cet exploit, était commandée par le général Frossard.

Le lendemain, s'il faut en croire un dépêche de Carlo Rhae, un combat acharné a eu lieu à Wissembourg. Les Prussiens se seraient avancés jusqu'à dix milles sur le territoire français, enlevant les avant-postes et détruisant plusieurs milles de chemin de fer. Les pertes des deux côtés seraient considérables, et un avantage marqué resté aux Prussiens.

NN. les évêques de Montréal, des Trois-Rivières et de St. Hyacinthe, ainsi que M. le G. V. Thomas Caron, viennent d'arriver d'Europe. Ils ont mis pied à terre à Lévis dimanche matin. Mgr. Lafèche s'est rendu de suite à St. Joseph de Lévis où il a prêché à l'office du matin. Il a traversé vers le soir à Québec. Le lendemain, Mgr. Bourget est venu dire la messe à St. Joseph de Lévis où il a dû passer la journée. Les trois vénérables prélats devaient partir de Québec lundi soir pour leurs diocèses respectifs.

M. Kierzkowski, député de St. Hyacinthe, est décédé à St. Ours, jeudi dernier. Il est né le 21 novembre 1816, dans le grand duché de Posen. Il s'établit en Canada en 1842.

MM. les rédacteurs du *Journal des Trois-Rivières*, qui défendent toutes les idées que nous défendons, qui combattent toutes celles que nous combattons, qui ont parlé comme nous de la réponse donnée par le théologien de *Angelis*, ont été accusés d'avoir publié sur leur feuille des écrits irrespectueux envers l'épiscopat canadien, envers les théologiens romains, et enfin de soutenir des polémiques inopportunes. A cette occasion, ils ont consulté sur leur manière d'agir M. l'administrateur du diocèse des Trois-Rivières, lequel, entr'autres choses, leur a répondu:

" Vous me posez d'abord deux questions, l'une de fait et l'autre d'opportunité; vous demandez si réellement vous avez publié sur votre feuille des écrits irrespectueux envers l'autorité ecclésiastique, et si la polémique soutenue par vous sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat était inopportune.

" A votre première demande je réponds que vous avez réellement publié des écrits qui méritent bien duement l'animadversion et le blâme des gallicans et des libéraux de ce côté de l'atlantique, à peu près comme les écrits de vos amis dans le journalisme franchement catholique loués par le Chef de l'Eglise, ont su exciter les colères des gallicans des libéraux et des maçons d'outre-mer. Laissez aux habiles dans la manipulation du microscope à décrire les énormités dont on vous accuse, parce que la vérité sera toujours un point de mire pour les tirailleurs d'un certain camp; *signum cui contradicetur*.

" A votre deuxième demande j'ai peu à répondre, parce que demander si cette polémique est opportune, c'est demander,

malgré toutes les affirmations du contraire, s'il est opportun de laisser tranquillement s'affirmer juridiquement, législativement et pratiquement parmi nous une école gallicane libérale. D'ailleurs le feu est à l'édifice, le maître de la maison est absent, ce n'est plus le temps de délibérer, l'intendant, le voisin même peut enier *qu'fau*. Ajoute que sans manquer de respect ni à l'autorité ecclésiastique en ce pays, ni aux savants théologiens Romains, il est tout à fait permis de dire que, sans parler d'autre chose, la partie des conclusions du digne professeur De Angelis qui a trait à l'opportunité de parler ou de se taire ici, à dix-huit cents lieues de Rome, décision qui ne peut se faire correctement sans une connaissance parfaite des circonstances locales, n'est pas par elle-même un modèle de prudence. Lo-P. Peronne, qui sait un peu sa théologie, vient de nous le faire supposer tout récemment.

M. le rédacteur du *Journal de Québec*, qui a tant d'orthodoxie sous sa crinière, et qui nous a accusé de tomber dans le protestantisme, nous qui n'avons pas dit le quart de ce que vient de dire M. l'Administrateur du diocèse des Trois-Rivières, ne devra pas avoir assez d'anathèmes pour foudroyer ce digne Administrateur. Qu'il se lève donc ce preux, et qu'il extermine ceux qui veulent lui remettre en mémoire son *petit catéchisme*. Tous les bavards l'applaudiront; ils lui ont depuis longtemps fait entendre les magiques paroles: *Dignus es, dignus es intrare in nostro docto corpore*.

#### Les foins humides

Au moment où les pluies incessantes ont causé un tort évident aux foins fauchés pendant la dernière semaine, nous croyons devoir citer un fait dont nous avons été témoin à la ferme-école des Trois-Croix.

M. Bodin, toujours prêt à tenter les essais qui peuvent être utiles à notre agriculture, a suivi, depuis deux ans, la méthode préconisée en Allemagne pour la fermentation des foins, et nous avons vu chez lui des foins de l'an dernier, obtenus comme suit:

Le lendemain du jour où les foins sont fauchés, M. Bodin les empile et en fait des meules ou tas de 800 à 1000 livres. Bientôt la fermentation s'y met, et, au bout de quelques jours, il se produit à l'intérieur une chaleur telle qu'on y tiendrait difficilement la main. Alors, et à moins que le temps ne soit trop pluvieux, on défait ces meules et on étend le foin sur la prairie, où il est bientôt sec. On le rentre immédiatement.

Le foin ainsi préparé a une odeur forte qui, peu à peu se transforme en une senteur pareille à celle d'un miel frais. Il est brun, et au premier aspect on croirait qu'il répugnera aux bestiaux. Au contraire, nous avons vu des chevaux réputés "très-délicats" le manger avec plaisir, même avec avidité.

— Du reste, cette méthode, dont M. Malguti a parlé dans ses excellentes leçons de *chimie agricole*, a pour elle la consécration du temps et de l'usage; elle est généralement usitée en Allemagne; où l'on s'en trouve fort bien et où elle contribue au bon état des bestiaux. — *Journal d'Ille-et-Vilaine*.

#### L'excès de nourriture chez les animaux

Nous trouvons dans *Maître Jacques* quelques observations fort judicieuses sur la façon dont les animaux sont nourris et soignés dans les campagnes. Voici comment s'exprime cette feuille:

"Vous reconnaissez tous, en effet, la nécessité d'animaux dans une ferme. A l'exemple de Jacques Bujault, vous dites qu'une ferme sans bétail est une cloche sans batail; mais cela ne vous empêche pas quelquefois de négliger, de soigner ce bétail convenablement. Et tenez..... je veux vous trouver un

défaut, sans qu'il soit besoin d'aller bien loin. — "Lorsqu'il m'arrive d'entrer dans vos écuries, je vois souvent des chevaux dont le râtelier est rempli de foin. Ce premier foin mangé, j'en vois mettre d'autre; vous bourrez le râtelier. C'est si facile de monter au grelier et de jeter de la paille aux animaux! Vous croyez agir en bons maîtres, eh bien, moi; je vous dis que vous tuez vos chevaux; oui, vous les tuez, et comment cela? Je vais vous en donner l'explication. Vous croyez peut-être que cette énorme quantité de foin s'en va, passant par l'estomac et les intestins; et que vous appelez les boyaux, pour être rejetée; en forme de crotins; à la manière d'une lettre se rendant promptement à destination; après qu'elle n'a été mise dans la boîte? Il n'en est pas ainsi. L'estomac d'un cheval est très-petit: c'est à peine s'il peut contenir 16 à 18 livres de liquide; aussi chasse-t-il bien vite aux intestins tout ce qu'il ne peut garder. C'est déjà, par conséquent, un travail de géant que vous lui imposez en le bourrant continuellement de nouvelle matière; et ce travail est d'autant plus grand qu'il faut en même temps que ce pauvre ouvrier prépare à sa façon chaque parcelle alimentaire avant de l'envoyer plus loin. Voilà donc l'estomac tendu, gonflé outre mesure, travaillant sans cesse à se débarrasser de son contenu. Mais ce n'est pas tout: Il n'est séparé des poumons, c'est-à-dire des organes chargés de respirer, que par une mince cloison; de sorte que, lorsqu'il est ainsi gonflé, il presse de tout son poids sur ceux-ci; il les gêne et nuit, par conséquent, à l'entrée de l'air dans la poitrine.

Mettez donc au travail, immédiatement après le repas, un cheval qui a mangé à l'excès; je vous demande s'il est à son aise. Et si vous l'obligez à de violents efforts, les poumons ne peuvent plus se suffire. Gênés qu'ils sont par la présence de cet hôte incommode, ils se débattent contre la résistance qu'ils ont à vaincre, mais inutilement; il faut qu'ils cèdent, et c'est là que vous avez rendu votre cheval *poussif*. Bienheureux êtes-vous encore si votre vicieuse pratique n'entraîne pas une mort subite. La mort est un fait plus rare en raison de la présence des intestins, qui sont pour l'estomac une décharge dix ou douze fois plus grande que lui, et dont il a hâte de profiter en pareille circonstance; mais ces intestins, gonflés à leur tour, nuisent considérablement aussi au jeu de la respiration. Regardez, en effet, un cheval qui a le ventre gros; descendu, ce qu'on appelle un ventre de vache, et vous comprenez combien ce poids énorme met obstacle à l'élévation des côtes, au moment où l'air entre dans la poitrine.

Peut-être supposez-vous qu'une telle abondance de nourriture profite à l'animal en raison de la masse qu'elle représente? Détrompez-vous: l'estomac et les intestins, ne pouvant suffire, en pareil cas, au travail qui leur est imposé, renvoient une portion de la nourriture sans que celle-ci ait eu le temps de céder au corps, en passant, ce qu'elle contenait d'utile; elle est mal digérée; et l'effet qu'elle produit n'est pas en raison de la masse énorme qu'elle représente.

"Tout à l'heure je vous disais qu'une semblable manière de faire pouvait donner naissance à la *poussie*. Or vous savez aussi bien que moi qu'un cheval *poussif* est comme un vaisseau sans pilote; celui-ci échoue avant d'arriver au port, et le cheval *poussif* est un cheval perdu à un âge où, sans défaut il eût pu rendre des services. J'avais donc raison de dire que, toutes les fois que vous lui donnez de la nourriture à l'excès, sans aucune précaution, vous lui donnez la mort. — L. BAILLET. — *Revue d'économie rurale*.

#### Comment procéder à prendre un poulain dans un pâturage.

Rentrez dans le champ où les chevaux paissent et marchez auprès des chevaux tranquillement, et à telle distance pour ne

pas leur faire peur pour qu'ils se sauvent, alors approchez-vous doucement, et s'ils vous regardent et paraissent effrayés, arrêtez jusqu'à ce qu'ils se soient remis de leur peur, afin d'avoir le temps de les approcher avant qu'ils prennent leur course dans toute direction. Et quand vous commencerez à les chasser devant vous n'élevez pas les bras et ne criez pas, mais suivez-les tranquillement leur laissant la place où vous voulez les mener. Et en prenant ainsi avantage de leur ignorance, vous serez capable de les renfermer aussi facilement que vous le voudrez. — *Professeur Michel.*

**Comment mettre le poulain dans l'étable sans trouble**

Le second pas sera d'avoir le cheval dans l'écurie. Ceci doit être fait aussi tranquillement que possible, afin de ne pas exciter le cheval à craindre.

Le meilleur moyen à prendre, est d'avoir un cheval tranquille dans l'écurie et de l'attacher, alors marchez doucement auprès du poulain, et laissez-le rentrer de son bon gré.

C'est à peu près impossible d'avoir des hommes qui n'ont jamais pratiqué sur ce principe, d'aller doucement et de considérer avant.

Ils ne savent pas qu'on maniant un cheval sauvage, que le bon vieux proverbe dit, que vouloir aller trop vite en besogne on gâte tout. Une mauvaise posture peut effrayer votre cheval, et peut lui faire croire qu'il est nécessaire de prendre la fuite à tout hasard pour sauver sa vie, et ainsi faire en deux heures l'ouvrage de dix minutes; et cela serait de votre faute, et entièrement inutile; car le cheval ne se sauvera pas, excepté que si vous courez après lui et ce ne serait pas un bon procédé, excepté que si vous pensiez être capable de le devancer dans sa course, autrement vous seriez obligé de le laisser arrêter de son bon gré. Mais il ne cherchera pas à se sauver, sans que vous le forciez trop de près, s'il ne voit pas le chemin que vous voulez lui faire prendre et s'il craint de rentrer, n'entrez pas de le faire entrer, mais donnez lui moins de place en dehors. En approchant tranquillement de lui, n'élevez pas les bras; car cela serait aussi pire que d'élever un bâton. Le cheval n'ayant pas étudié l'anatomie, il ne sait pas si vos bras vont se détacher ou non pour le frapper, et s'il cherche à s'échapper entourez-le de près et vous voyant près, et ne lui faisant pas de mal, il va rentrer dans l'écurie pour avoir plus grand à se débattre. Aussitôt qu'il sera rentré dans l'écurie, ôtez le cheval qui est attaché et laissez le poulain seul. Fermez la porte de l'écurie, alors ce sera le premier moyen, vu qu'il ne saura pas comment en sortir, et il verra qu'il n'y a rien pour lui faire de mal, alors donnez lui quelques poignées d'avoine, et laissez-le seul pour à peu près quinze minutes, lui laissant le temps d'examiner la place où il est. — *Id.*

**Le temps de réfléchir**

Et à présent, tandis que votre cheval est à manger son avoine, voyez si votre licou est près et en bon ordre, et réfléchissez au meilleur moyen d'opération; car pour dompter il est très important d'être gouverné par quelque système. Et vous devez savoir, avant de commencer de faire quelque chose, justement ce que vous allez faire, et comment vous allez le faire. Et si vous avez de l'expérience dans l'art de dompter, vous devriez être capable de dire en combien de temps vous êtes capable de lui mettre le licou, et lui montrer à suivre. — *Id.*

**Maturité du blé**

Les cultivateurs ne doivent pas oublier qu'il y a toujours grand avantage à couper les blés avant qu'ils aient atteint leur complète maturité; ce système doit surtout être mis en pratique

cette année; car, faute d'humidité de la terre, les grains se dessècheront rapidement et perdront une partie de leurs qualités; tandis que la maturation se terminera en meules dans de bien meilleures conditions. Nous appelons sur ce point toute l'attention de l'habitant des campagnes. Voici d'ailleurs à quels signes on peut reconnaître que les blés sont à point pour être coupés:

Il ne faut pas trop se préoccuper de la teinte verte que l'on voit sur la plus grande partie de la tige. Les blés sont prêts à être moissonnés lorsque les nœuds sont blanchâtres et transparents; il faut que le grain, partagé sur l'ongle, ne laisse pas sortir une matière liquide et que son intérieur laisse voir une substance coagulée, semblable au blanc d'œuf durci; le grain, écrasé et roulé dans la main, doit former une boulette. Lorsque ces conditions sont remplies, la moisson peut avoir lieu avec le plus grand profit.

**Travaux du mois d'août**

**Bêtes à cornes.** — Les pâturages frais ou humides sont quelquefois exposés à la houille dans cette saison; alors, l'herbe devient nuisible à la santé du bétail. On examinera donc l'herbe avec soin et aussitôt qu'on y remarquera quelques taches de rouille, il faudra la faucher et en employer le produit comme litière.

A mesure que les grains sont rentrés, on fait pâturer les vaches sur les chaumes, à moins qu'ils ne soient trop pauvres; dans ce cas, on en réserve toutes les parties sèches pour les moutons.

Le jeune bétail qui pâture doit être l'objet de soins particuliers. Ce n'est qu'avec une nourriture abondante et appropriée à leurs besoins que l'on obtient des animaux précoces et bien développés. Aussi à la nourriture du pâturage, on ajoutera un peu de grain moulu et délayé ou du pain de lin en poudre également délayé.

**Moutons.** — C'est vers la fin de ce mois que commence le pâturage des chaumes; mais il est reconnu que les épis de blé et de seigle prédisposent les moutons à la maladie appelée la pourriture.

On ne doit pas reculer au-delà de la première quinzaine d'août, la tonte des agneaux du printemps; parce que plus tard, la laine n'aurait pas le temps de repousser suffisamment avant l'hiver pour garantir les jeunes bêtes contre les froids, et n'atteindrait pas la longueur désirable pour la tonte suivante.

**Volailles.** — On commence actuellement la provision d'œufs pour l'hiver. On conserve les œufs de diverses manières. Toutes se résument à boucher les pores de la coquille, pour empêcher l'air de pénétrer dans l'intérieur de l'œuf. On les enduit de substances grasses et on les place, dans des caisses, par lits alternatifs avec de la cendre; ou bien on les recouvre de cire ou de plâtre délayé; ou encore on les place dans un quart d'œuf par un bout, dans lequel on fait préalablement un lait de chaux; la chaux se dépose, bouche les pores de la coquille et empêche ainsi l'accès de l'air.

**Jardin potager.** — Les arrosements sont encore nécessaires; leur abondance doit être en rapport avec la nature du sol et celle des plantes.

Les produits en légumes sont nombreux et variés; on en obtient maintenant de toutes sortes. On recueille aussi les graines; les pieds qui les ont produites ont dû avoir été choisis avec le plus grand soin. J. D. S.

**Petite chronique**

Depuis le commencement du présent mois, nous avons une température extrêmement variable. Le ciel est constamment nuageux, et les orages se succèdent avec une régularité propre à faire naître le découragement dans l'âme des moissonneurs. Les travaux des champs sont presque interrompus. La terre est entièrement imbibée d'eau, et les rivières coulent à pleins bords, comme au printemps. Tout le monde attend avec impatience le retour du beau temps.

Le *News* de Montréal informe ses lecteurs que les régions avoisinant Rimouski sont dans un bien triste état. La sécheresse a fait un tort considérable au foin et au grain. Déjà le foin s'y vend \$18 le cent.

Le Nouveau-Brunswick a éprouvé les mêmes dommages: les animaux y périssent faute d'eau, et on se hâte de les vendre à

vils prix pour éviter une perte complète. L'écrivain du *News* prétend que la position des cultivateurs de Rimouski et du Nouveau-Brunswick est bien pire que celle des incendiés du Saguenay, mais il y a là exagération évidente.

— Depuis la grosse tempête du 24 juillet, un coup de vent formidable a encore passé sur plusieurs parties du district des Trois-Rivières. Lundi dernier, plusieurs granges ont été renversées à Yamachiche, entre autres celles de M. Luc Lamy, que l'on venait de relever. Plusieurs autres personnes ont souffert des dommages considérables. — *Constitutionnel*.

— Le 5 du courant, une secousse de tremblement de terre s'est fait sentir à Thurso.

— La tempête du 24 juillet s'est fait sentir fortement dans la colonie du chemin-Elgin. On nous informe que la grange de M. Vaillancourt et la maison de M. H. Miville de St. Pamphile ont été renversées par le vent.

Nous lisons dans la *Voix du Golfe*, de Rimouski, du 5 août : Les pluies abondantes que nous avons eues depuis quelques jours, ont fait renaître la végétation et ramené la verdure dans les champs brûlés par une longue sécheresse. Les foins, dans les bas-fonds où ils n'ont pas encore été fauchés, reprennent vigueur et quant à cet article du moins, il n'y aura pas disette entière. L'herbe est revenue dans les pâturages, et on y revoit l'eau, que le soleil avait tarie en bien des endroits.

— Le rapport du Bureau d'Agriculture à Washington pour le mois de Juillet démontre que dans les grands districts où croît le blé, le rendement est estimé à 210,000,000 minots, c'est-à-dire 48,000,000 minots de moins qu'en 1869. Le rendement de l'avoine sera égal à l'an dernier. Dans l'Etat du Vermont seulement, la récolte sera au-dessous de la moyenne. Le Maine et le New-Hampshire ont trois pour cent le plus de blé du printemps que l'an dernier, tandis que le Vermont a 9 pour cent de moins et le Massachusetts trois aussi de moins.

## RECETTES

### Manière de détruire les chenilles des gadelliers et des groseillers

On attache généralement beaucoup d'intérêt à la culture des gros fruits, tels que les pommes, les prunes, etc., tandis que les petits fruits sont presque entièrement négligés. En cela, on se trompe grandement, car lorsque les premiers manquent, on peut toujours compter sur les seconds. En raison du peu de soin qu'on leur porte, il n'y a pas d'arbres fruitiers qui donnent un plus grand rendement que le gadellier et le groseillier, et il est probable que s'ils étaient plus difficiles à cultiver on en ferait plus de cas, surtout du gadellier.

Le plus grand ennemi de ces fruits est une chenille verte, (*Eliopia ribearia*) vulgairement appelé arpenteur. On dit, que comme la plupart des autres insectes dont nous sommes infestés, elle a été importée d'Europe; d'année en année, elle devient plus grosse, plus nuisible et plus vorace. En très peu de temps, elle dépouille la plante de ses feuilles, et le fruit restant exposé, il ne tarde pas à périr. Dans quelques localités, le mal est devenu si considérable qu'il est difficile de trouver un seul arbre qui ne soit dévasté par cette peste. C'est au point que beaucoup de personnes, après d'inutiles efforts pour s'en débarrasser, se sont découragées, et ont abandonné la culture des gadelliers et des groseilliers.

On a proposé différents remèdes pour la destruction des arpenteurs, tels que le jus de tabac, le savon carbolique, le savon fait d'huile de baleine, la chaux sous différentes formes, le soufre, mais je ne crois pas qu'il y en ait de plus efficace, de plus simple et à meilleur marché que l'hellebore blanc (*veratrum album*). Il y a des personnes qui s'amuse à enlever ces chenilles avec la main, c'est une récréation qui peut être très agréable pour les gens qui ont du temps à perdre, et qui ne sont pas nerveuses. Ce qu'il y a de certain, c'est que, avec une livre d'hellebore, je tuerais dans une heure de temps plus de ces chenilles que cinquante personnes pourraient en enlever avec la main dans une journée. C'est une poudre que l'on peut se procurer chez tous les apothicaires pour 25 à 30 centins la livre. Voici quelques directions bien simples sur la manière de se servir de ce remède, qui est un spécifique.

Mettez trois grandes cuillerées à soupe de poudre d'hellebore blanc dans un seau d'eau douce, ce qui fera à peu près une cuillerée par gallon d'eau. Laissez macérer (tremper) pendant douze à vingt-quatre heures, ayant soin de brasser de temps en temps; versez ensuite la liqueur dans un arrosoir dont les trous de la gerbe (tête) sont petits, et du moment que les chenilles font leur apparition arrosez les gadelliers et les groseilliers, de manière que toutes les feuilles soient mouillées. Il est préférable d'arroser le soir, et lorsque vous visiterez vos plantes le lendemain matin, vous aurez le plaisir de voir toutes les chenilles étendues par terre, mortes ou mourantes. Si vous désirez préparer votre liqueur en moins de temps, vous n'avez qu'à échauffer la poudre, comme on fait quand on infuse du thé.

On ne doit pas craindre de s'empoisonner en se servant de ce remède, il n'offre aucun danger. Il y a, dans la matière médicale, des substances qui sont inoffensives pour l'homme et qui sont mortelles pour les insectes. Je donne pour exemple l'huile d'olive dont l'homme peut se servir avec impunité, et qui cause la mort à un insecte. Je préférerais chiquer l'hellebore que le tabac. La pluie et la rosée enlèvent ce qui pourraient y avoir des malsains sur le fruit, d'ailleurs, je suppose qu'on ne fait pas cuir les gadelles ou les groseilles sans d'abord les laver.

Essayez donc ce remède et vous serez satisfait du résultat.

*Semaine Agricole*. — DR. GENAND.

### Moyen pour arrêter le saignement de nez

En Allemagne on emploie dans certaines contrées, un singulier moyen pour arrêter le saignement de nez.

Voici la recette : Vous prenez un petit bout de papier sans colle, papier buvard ou papier à cigarette, que vous appliquez sur le milieu de la langue, et vous retenez votre haleine, en restant debout et très-droit. L'hémorrhagie s'arrêtera comme par enchantement.

### Les cailloux utilisés en arboriculture

Une saison trop chaude, un terrain trop sec, le manque d'eau, etc., nuisent grandement aux arbres fruitiers. On a essayé de remédier à ce grave inconvénient en déposant des cailloux au pied des arbres. Ce moyen a parfaitement réussi, et de plus, on a constaté que la fertilité de quelques arbres avait augmenté ou diminué selon que l'on avait déposé ou retiré les cailloux. — *Journal d'horticulture de Paris*.

## FEUILLETON

### LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXII

Le départ. — la séparation

(Suite.)

— Emma n'est perdue que pour un temps, répliqua Charlot, ému par le ton suppliant de son ami. Il a promis de nous mettre sur la trace du misérable, et si seulement vous pouviez rester tranquille pour l'instant, monsieur Georges, demain à pareille heure nous serions en chasse.

— Il... qui ? demanda France.

— Le docteur noir, ... le docteur Raymond.

Alors voyant que le danger servait plutôt à irriter sa curiosité qu'à la satisfaire, Charlot lui raconta tout ce qui était arrivé depuis le moment où, en arrivant avec le facro, il l'avait trouvé baigné dans son sang.

Georges l'écouta avec avidité, s'étonnant de l'étrange intérêt que le docteur Raymond semblait prendre à ses mouvements, et de sa mystérieuse réapparition à l'heure où il avait le plus besoin de ses secours.

A son tour, il raconta à Charlot l'arrivée soudaine de Mortagne, le combat qui avait suivi l'incident du poignard brisé, et le reste.

— Oh ! si je le tenais, le misérable ! s'écria Charlot, en levant sa large main, je l'assommerais comme un âne.

— Tu dis, Charlot, reprit Georges, que le docteur Raymond va bientôt revenir ?

— C'est du moins ce qu'il m'a promis, et il nous apportera les renseignements nécessaires pour que nous puissions nous mettre en route, en supposant que vous soyez assez fort, demain, pour pouvoir monter à cheval.

A peine Charlot avait-il dit ces paroles que le docteur Raymond rentra. Il tira de sa poche une petite trousse en cuir, l'ouvrit, et la laissa voir à Charlot, qui regardait dedans avec une émotion assez vive, une douzaine de petites bouteilles remplies de liquides de diverses couleurs.

Il en choisit une, et donnant la trousse à tenir au jeune marin, il se pencha sur Georges.

— Le sang cesse déjà de couler, dit-il. C'est comme je m'attendais ; mais il est encore temps.

Il ota le bouchon en cristal de la fiole, et laissa tomber quelques gouttes de son contenu dans la blessure.

Puis il reprit la trousse des mains de Charlot, remit la bouteille à sa place, et tira de l'une de ses poches un morceau de toile qu'il imbiba soigneusement du contenu d'une autre bouteille. Cela fait, et après avoir appliqué le morceau de toile sur la blessure, le docteur choisit un troisième flacon, ouvrit, non sans quelque difficulté, les dents du malade, et versa dans sa bouche quelques gouttes d'un liquide brillant et clair comme de l'eau.

L'effet fut magique.

La respiration qui était presque entièrement suspendue redevint visible ; et au bout de quelques minutes, la poitrine se souleva avec régularité. La couleur revint aux lèvres et aux joues, et quoique les yeux restassent encore fermés, il était clair que la mort avait lâché sa proie qui dormait maintenant d'un sommeil réparateur.

Le docteur se tourna vers le jeune marin.

— Mes drogues n'ont pas perdu leur pouvoir, dit-il, la blessure se cicatrise déjà, et dans quelques heures votre ami sera debout.

Charlot allait exprimer toute sa reconnaissance ; mais la froideur du médecin le paralysa.

— Il faut que je vous quitte, dit ce dernier ; mais je reviendrai bientôt, et je vous dirai quel chemin vous devrez prendre. Une fois sur la trace, vous n'aurez plus qu'à la suivre rapidement et avec précaution, car de votre prudence dépendra le résultat.

— Les délais sont dangereux, répliqua Charlot, en songeant à Emma Keradeuc, mais on ne peut les éviter, sans doute.

— Ne bougez pas d'après de votre ami avant que je sois de retour, continua le docteur, et jusqu'à ce qu'il s'éveille, ce qui aura lieu dans une heure, baignez-lui le front et les tempes avec la lotion que j'ai versée dans ce bol.

Tout en parlant, il s'approcha de la porte, l'ouvrit, et s'arrêta sur le seuil.

Georges, qui s'était à demi soulevé sur le lit, s'assit tout à fait. Le docteur noir avait prophétisé vrai, le changement était miraculeux.

— Je n'éprouve pas de douleur, dit-il, seulement une petite faiblesse. Pourquoi ne partirions-nous pas tout de suite ?

Il voulut se lever, mais il chancela aussitôt, et si Charlot ne l'eût retenu dans ses bras, il serait tombé.

— Non, dit le jeune marin, en secouant la tête, il faut attendre ce docteur du diable ; si quelqu'un peut vous remettre promptement sur vos jambes, monsieur Georges, c'est lui assurément. Ainsi, veillez donc vous reposer tranquillement jusqu'à son retour, qui ne se fera pas longtemps attendre ; car quelque chose me dit qu'il est tout autant que nous intéressé dans tout cela, quoique par des motifs différents.

Georges suivit le conseil du jeune marin, et celui-ci, pour calmer son impatience, lui raconta l'histoire d'Emma Keradeuc. C'était la première fois qu'il entendait dans ses détails le récit du naufrage, et comment elle avait été sauvée par le chien de M. de Moidrey.

— Je ne crois pas que jamais un chien ait été plus aimé que ne le fut celui-ci par tous les habitants de Saint-Servan, dit-il ; quand il mourut, il y a quelques années, on l'enterra dans cette partie de la propriété de Moidrey qui a vu sur la mer. Tout le monde voulut y assister, et Mlle Emma marchait en tête de la procession. Je m'en souviens comme si c'était hier, quoique je ne fusse qu'un enfant à cette époque. Mlle Emma pleurait à fendre le cœur.

— C'est étrange, répliqua Georges, après plusieurs minutes de réflexion, . . . mais aux souvenirs de mon enfance se mêle aussi l'image d'un noble chien. Ce fait est que c'est le seul souvenir que j'ai conservé des premiers temps de ma vie, celui-là est le visage plein de douceur d'une femme, qui m'embrassait avec amour et tendresse, et que je suppose être ma mère.

— Vous ne l'avez jamais connue ? demanda Charlot.

— Jamais ; . . . ni mon père ni ma mère. Ma vie commence au temps où, petit enfant, je fus recueilli dans un bateau, par le capitaine d'un navire américain. Comment je me trouvais là, perdu au milieu de l'Atlantique, à des centaines de lieues de tout rivage, . . . c'est un obstacle que, probablement, le temps ne fera que rendre plus obscur.

— Et vous n'avez aucun indice qui puisse vous mettre sur la trace de vos parents ?

— Aucun ; excepté, comme Emma Keradeuc, le souvenir que j'ai d'avoir eu pour compagnon de mes jeux, un gros chien, et cette douce image de femme qui se penchait sur moi en souriant. Rien n'est clair . . . rien n'est défini . . . une vague confusion de scènes et de figures qui m'échappent au moment où je veux les saisir.

Longtemps ils continuèrent à parler ainsi. Tout à coup, la porte s'ouvrit sans bruit, et le "docteur noir", comme Charlot l'appelait, glissa dans la chambre.

Après avoir félicité son malade sur son état qu'il trouva sensiblement amélioré, et l'avoir assuré que, avant la fin de la journée sa guérison serait complète, s'il voulait continuer à se laisser guider par lui, le docteur coupa court aux remerciements que Georges s'appretait à lui faire.

— Je vous ai déjà dit que c'est pour moi, et nullement par amitié ou affection pour vous, que vous me trouvez être votre ami, dans ces circonstances, dit-il ; je ne mérite pas de remerciement et je n'en désire aucunement.

— Et vous nous aiderez à découvrir la nouvelle prison où ce misérable veut enfermer cette jeune fille ? demanda Georges.

— C'est déjà fait.

— Où est-elle maintenant ? s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens.

— Cela, je ne puis vous le dire. Mais elle se rend dans le Devonshire, près de la mer. Rodolphe Mortagne a acheté là ou loué un vieux château ou une tour, et c'est dans cette tour qu'il la conduit.

— Vous savez comment elle se nomme ?

— La tour du phare. D'après la description qu'on m'en a faite, elle est située sur un rocher, comme je vous l'ai dit, au bord de la mer.

Nous allons partir tout de suite, s'écria Georges, qui s'était levé une seconde fois.

Ce serait une folie. Mortagne a prévu le cas où il serait poursuivi ; mais si ses soupçons étaient éveillés, il changerait sa destination.

— Alors, que conseillez-vous ?

— Reposez-vous aujourd'hui, et vous agirez demain. Je vais préparer une potion que vous prendrez tout à l'heure ; cela vous procurera quelques heures de sommeil ; et quand vous vous réveillerez, vous ne vous ressentirez plus de votre accident.

Il indiqua avec un demi-sourire qui exprimait fort peu de bonté, le linge et les vêtements de Georges qui étaient souillés de sang.

— Quand vous serez éveillé, continua-t-il, vous pourrez quitter cette maison, et retourner à votre hôtel. Ce timbre, que voici sur la table, vous servira à appeler un domestique, qui vous aidera à vous habiller. Je dois vous dire aussi, qu'il serait inutile de le questionner, attendu qu'il est muet, . . . pour tout le monde, excepté pour moi !

— Et que vais-je faire durant tout ce temps ? demanda Charlot.

— Retournez à votre hôtel, et procurez-vous deux chevaux, capables de supporter la fatigue d'un long voyage. Votre ami vous rejoindra dans quelques heures. Ce soir, un messenger vous portera un papier sur lequel vous trouverez soigneusement indiquées les routes que vous aurez à suivre séparément.

— Séparément ! s'écria Charlot, en changeant de visage.

— Il le faut ; les deux chemins sont assurément dangereux, car Mortagne a de l'argent, et il n'en est pas avare. Mais avec

de la prudence, un de vous au moins arrivera à la tour du Phare. En voyageant séparément, vous doublez vos chances.

Cette dernière considération triompha de toutes les objections; et les deux jeunes gens, quoiqu'il leur en coûtât de se séparer, témoignèrent au docteur Raymond leur empressement à suivre ses conseils.

— Est-ce que nous ne vous reverrons pas avant notre départ? demanda Georges.

— Non, j'ai moi-même un voyage à faire, mais... et il rit de son rire sardonique et moqueur... au moment où vous m'attendrez le moins, je serai près de vous. Je vous ai déjà prouvé que vous avez un important allié dans le docteur Raymond.

Sa main était sur le bouton de la porte, et il allait sortir aussi soudainement qu'il était entré, quand une question de Charlot l'arrêta.

— Il y a une jeune fille, Jeanne Mathieu, qui est aussi prisonnière de ce Montagne, dit-il. Elle est dans la maison où nous avons pénétré la nuit dernière.

— Elle était, répliqua le docteur; mais elle n'y est plus. Elle accompagne celle que vous nommez la perle de Saint-Servan.

Avez-vous d'autres questions à m'adresser?

— Non.

Le docteur ouvrit la porte avec une sorte d'impatience.

— Ce soir, mon message, dit-il; demain, au lever du jour, vous vous mettrez en route.

La porte se referma... il était parti.

XXIII

Une rencontre. — Un service rendu n'est jamais perdu.

Le soir de ce même jour, Georges, Franco et Charlot étaient prêts à se mettre en route.

La potion du docteur noir, comme les drogues, qu'il lui avait administrées, avait fait des merveilles.

Le messageur du docteur arriva, avec le papier sur lequel étaient indiquées, comme sur une carte de géographie, les routes que Georges et Charlot devaient prendre chacun séparément.

Au premier rayon de l'aurore, ils sautèrent en selle, et, après avoir échangé une cordiale et affectueuse poignée de main, ils se séparèrent.

Nous laisserons, pour un temps, Charlot suivre sa fortune, et nous raconterons quelques-unes des aventures qui survinrent à notre héros.

Nous ne ferons pas le tableau des contrées qu'il traversa avant d'arriver dans le comté de Devon. Nous dirons seulement que, dans la plupart des auberges dans lesquelles il s'arrêtait le long de la route, il trouvait des traces de celle qu'il cherchait. Dans Pune, ce fut un bout de ruban qu'il reconnut lui avoir appartenu, et qui lui fut remis par la femme de l'auberge.

— On lui avait recommandé, dit-elle, de le donner à un Français de sa tournure, qui devait passer par là, le lendemain, c'est-à-dire ce même jour où elle avait l'honneur de lui parler.

— Qu'est-ce qui vous l'a donné? demanda Georges avec une grande agitation.

— Une personne noire... un nègre.

On peut faire observer, en passant, que dans le peuple, on appelle nègre tous les gens de couleur, sans s'inquiéter des ombres.

— Un homme petit, vif, avec des yeux perçants, une barbe et des moustaches épaisses? demanda Georges.

— L'aubergiste secoua la tête.

— Milord se trompe, dit-elle. Il n'avait pas de barbe et pas de moustache. Il était vêtu d'un pantalon et d'un paletot blanc, et il était évidemment au service d'un monsieur très-riche.

— Et avec ce monsieur, y avait-il des dames? demanda Georges avec anxiété. Avec trop d'anxiété, car la dame, une femme à la figure pâle et marquée de tâches de rousseurs, lui lança un regard soupçonneux.

— J'ignore qui il avait avec lui, dit-elle vivement. Il y avait quelqu'un dans la voiture, mais ce n'était pas mon affaire. Ce que je puis dire, c'est que le monsieur ne regardait pas à son argent, et payait bien.

— Mais si d'autres se montraient aussi généreux et payaient mieux?

— La femme secoua la tête.

(A continuer.)

APPRENTIS TYPOGRAPHES DEMANDES

DEUX jeunes gens désirant apprendre la typographie, trouveraient immédiatement de l'emploi, à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes, en s'adressant à l'Éditeur Propriétaire.

LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE ET INDUSTRIEL POUR 1870

Ouvert au monde entier.

Le lieu en la Cité de Montréal MARDI MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 13, 14, 15 et 16 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont-Royal, près de Mile-End.

Prix offerts \$12,000 à \$5,000

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée dans les deux départements, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 615, rue Craig, à Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées dans le Département Agricole devront (NEGDS) SAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 27 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 3 SEPTEMBRE; ainsi que pour les objets du Département Industriel.

N.B. — Messieurs les concurrents voudront bien faire leurs entrées aux dates spécifiées ci-haut, après lesquelles le Secrétaire les refusera infaliblement; cet ordre étant nécessaire pour terminer les bases et autres préparatifs de l'Exposition.

Des arrangements seront faits avec les principales lignes de Chemins de Fer et de Navigation, pour rapporter, franco, à destination, tout objet ou animal exposé qui n'aura pas été vendu.

Pour plus amples informations, s'adresser au sous-secrétaire du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

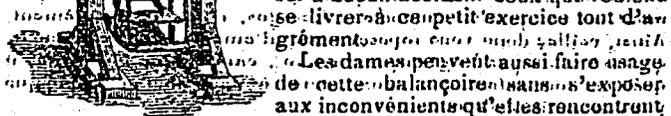
GEORGES LECLERE, Secrétaire C. A. P. Q.

Montréal, 14 Juin 1870.

NOUVELLE BALANÇOIRE BREVETÉE

EVANGELISTE LAVIGNE

MENUISIER-ENTREPRENEUR, Encoignure, des rues St. Eustache et St. Joachim, Faubourg Saint-Louis, QUEBEC.



INVITE la public à visiter une nouvelle Balançoire de son invention, pour laquelle il a obtenu un brevet du gouvernement de la Province du Canada, le 28 juillet 1869.

Cette nouvelle balançoire se met par elle-même, sans aucune impulsion extérieure, et a l'avantage de ne pas user à aucun accident ceux qui veulent se livrer à ce petit exercice tout d'un coup.

Les dames peuvent aussi faire usage de cette balançoire, sans s'exposer aux inconvénients qu'elles rencontrent avec les balançoires ordinaires.

On peut voir une de ces balançoires mise en état de fonctionner, au No. 36, rue Saint-Eustache, faubourg Saint-Louis, à Québec, et dans le jardin du propriétaire de la Gazette des Campagnes.

Les prix sont de \$12 à \$25, suivant la grandeur. M. E. Lavigne a aussi à vendre des Moulins à beurre (barattes) pour la fabrication desquels il a obtenu une patente, le grand débit qu'il a fait de ces moulins, parmi les cultivateurs des environs de Québec, est une haute recommandation de l'efficacité de ses moulins à beurre.

Québec, 11 août 1870.